



LaCrieé

Théâtre national de Marseille Direction Macha Makeïeff



10 > 12
janvier

Théâtre Création

Tram 83

De **Fiston Mwanza Mujila**

Adaptation et mise en scène **Julie Kretzschmar**

Artistes
soutenus



Julie Kretzschmar adapte le premier roman de Fiston Mwanza Mujila, l'une des voix majeures du roman congolais contemporain : *Tram 83*, ou l'évocation d'une Afrique sensuelle et désenchantée, entre récits et fragmentation.

Théâtre Création Coproduction La Criée

Tram 83

De **Fiston Mwanza Mujila**

Adaptation et mise en scène **Julie Kretzschmar**

Tarif B de 9 à 24€ – Petit Théâtre – Mer 19h, Jeu, Ven 20h

Lubumbashi, capitale de la principale région minière de la République démocratique du Congo est une Ville-Pays, ville de toutes les libertés, Sodome et Gomorrhe africaine, lieu d'un fort désir d'exister et de s'appartenir. A l'épicentre de la cité, le Tram 83, haut lieu de perdution, réunit tous ceux qui cherchent le salut dans une note de jazz ou un verre de bière. Julie Kretzschmar a adapté cette fresque africaine qu'est le roman de Fiston Mwanza Mujila en restituant les effets de miroirs que nous tend ce « beau monde cassé ». Son écriture scénique, discontinue, travaille le roman en kaléidoscope pour restituer la beauté cinématographique et douloureuse de cette Afrique entre fantasmes et réalité.

Avec Aurélien Arnoux, Astrid Bayiha, Christophe Grégoire, Lorry Hardel, Moanda Daddy Kamono et Kouadjo Ouitin Charles Alain

Collaboration artistique **Lauren Lenoir** Scénographie **Claudine Bertomeu**
Lumières et vidéo **Camille Mauplot** Musique **Aurélien Arnoux** Costumes
Claudine Bertomeu et **Julie Kretzschmar**

Création le 22 septembre 2017 aux Francophonies en Limousin (Limoges).

Production L'Orpheline est une épine dans le pied, compagnie associée aux Bancs Publics, structure résidente de la Friche la Belle de Mai. **Coproduction** Les Francophonies en Limousin (Limoges), La Criée – Théâtre national de Marseille, Le pôle des arts de la scène – Friche la Belle de Mai (Marseille), Les Bancs Publics (Marseille), Le Tarmac – scène internationale francophone (Paris) **Avec le soutien** de la DRAC PACA, de la Ville de Marseille, du Conseil Régional PACA, du Fonds d'Insertion pour Jeunes Artistes Dramatiques (DRAC et Région PACA), de l'Institut Français – Région PACA Résidence de recherche aux Récréatrails 2016 (Ouagadougou, Burkina Faso), Ça se passe à Kin 2017 / Le Tarmac des Auteurs (Kinshasa, RDC). Le texte Tram 83 est publié aux éditions Métailié.

PRESSE & COMMUNICATION

Béatrice Duprat 04 96 17 80 34
b.duprat@theatre-lacriee.com

>> Photos libres de droits disponibles
sur www.theatre-lacriee.com
>> Codes accès espace pro :
identifiant : presse
mot de passe : saisonlacriee

RENSEIGNEMENTS RÉSERVATIONS

Aux guichets du mardi au samedi
de 12h à 18h ou par téléphone
au **04 91 54 70 54**
vente et abonnement en ligne
sur www.theatre-lacriee.com

CONTACTS RELATIONS AVEC LE PUBLIC

Claire Desmazières 04 96 17 80 30
c.desmazieres@theatre-lacriee.com

Laura Abecassis 04 96 17 80 21
l.abecassis@theatre-lacriee.com

Billetterie groupes
Anne Pirone 04 96 17 80 20
a.pirone@theatre-lacriee.com

Note d'intention

Je développe une écriture scénique qui mêle théâtre, littérature et musique. Elle s'empare de sujets qui ne peuvent se dire qu'en mettant à jour le dessous des choses, ce qui ne s'articule pas, ce qui ne peut être résolu ou simplifié de la complexité du monde.

L'esthétique des spectacles vise une forme de beauté cinématographique, une recherche plastique pour rendre compte de la violence des rapports de force et la possibilité d'un espoir noué par des communautés de pensées et d'actions.

Tram 83 s'attache à la représentation de l'Afrique contemporaine, question qui est le fruit d'enjeux imaginaires infiniment grands. Il s'agit, de faire un théâtre qui travaille les écarts entre l'uniformité des représentations géopolitiques et des représentations poétiques, de creuser la question des identités multiples et composites qui s'articulent dans le monde contemporain. Longtemps reliée à la littérature contemporaine arabe ou orientale, souvent avec des textes qui inventent des formes narratives pour investir les rapports Nord Sud, j'ai cherché dans la littérature africaine la plus récente, de nouveaux ressorts d'imaginaire. La curiosité vers le geste – au sens propre – littéraire est le point de départ, la création est le fruit d'une expérience de lecture. Ainsi, le dialogue avec l'auteur se déploie dans un cadre communément posé par deux altérités, deux imaginaires.

Le roman écrit par le jeune auteur congolais, Fiston Mwanza Mujila, est un tableau choral de la République Démocratique du Congo, le récit éclaté et chaotique de ce « beau monde cassé » plus vaste que la géographie dans laquelle il s'inscrit.

C'est le portrait de sa ville natale, Lubumbashi, capitale minière de l'ex-Congo Zaïre, dans laquelle le bar Tram 83 est l'épicentre de ce monde qui dégénère. L'auteur s'empare d'une réalité géo-politique avec laquelle il entretient un rapport d'intimité, par le prisme de sa trajectoire d'écriture : le roman déroule la naissance du geste romanesque. Poète et auteur de théâtre avant d'être romancier, *Tram 83* est aussi la fable de cet avènement, celle du premier roman. Adossé à la simplicité de l'argument narratif, celui des retrouvailles de deux copains, le livre déploie une Afrique cinématographique, et précisément en empruntant certains registres du western.

Tram 83 ne déroule pas de réelle intrigue, il pose une dramaturgie ouverte, incomplète. On y parle d'un Théâtre-Conte impossible à achever, autour duquel s'épuise la figure centrale, Lucien, qui est le reflet à l'épreuve, sorte de mise en abîme du romancier confronté aux fantômes de son pays.

L'adaptation structure le temps et l'espace autour de quatre tableaux : la musique, la nuit, la mine, la littérature. Ils sont quatre mouvements dans lesquels le récit est récupéré en style indirect par chaque acteur-narrateur, et troué par le passage au style direct avec des parties dialoguées – qui sont écrites dans le roman – par des acteurs qui portent chacun un personnage. Les cinq acteurs sont l'auteur, l'escroc, l'éditeur européen, la prostituée, la diva.

La partition textuelle entrelace oralité poétique et saillies triviales, éclatée entre une multitude de points de vue. Elle dépeint la valse des corps au bord du précipice par le biais d'une structure narrative qui, telle un synopsis déroule des plans qui sont autant de scènes à jouer. L'adaptation travaille à transposer la fragmentation et la déconstruction du récit, à prendre appui sur sa syncope récurrente. L'enjeu de cette adaptation est celui de la Langue, des langues, et peut – être plus encore de cet espace intermédiaire que crée la Littérature, un espace linguistique qui « traduit » le pays de l'auteur.

Natif de la région minière dont il dépeint les marges, les endroits tenus à l'écart de la lumière, Fiston Mwanza Mujila m'accorde une totale liberté dans l'adaptation. Je cherche à retrouver et déplacer l'Afrique fantasmée jonglant avec une iconographie qui va du Douanier Rousseau au cinéma de Claire Denis.

Julie Kretzschmar, janvier 2017

L'auteur Fiston Mwanza Mujila

Considéré comme l'une des nouvelles voix de la littérature congolaise, Fiston Nasser Mwanza Mujila est né en 1981 à Lubumbashi en République Démocratique du Congo. Il vit actuellement à Graz en Autriche où il a terminé des études de lettres et de Sciences Humaines en 2007, ville dans laquelle il prépare un doctorat sur la littérature congolaise.

Il a obtenu de nombreux prix dont la médaille d'or de littérature aux VI jeux de la Francophonie à Beyrouth et le prix de la littérature de la ville de Graz en 2014. En même temps que ses humanités littéraires et des études universitaires en Lettres et Sciences Humaines, il participe régulièrement aux activités littéraires organisées dans sa ville natale (Libre-écrire, Fabrik Artistik...), à Kinshasa (Ecritures Kinois au Tarmac des Auteurs, à savoir : des stages d'écriture animés par Sonia Ristic, Gustave Akakpo, Guy Régis Junior, Olivier Coyette...) et à l'étranger (Festival International de Littérature Kwani à Nairobi et Lamu, Manifestation Yambi en Belgique...).

Tram 83 est son premier roman édité aux éditions Métailié en 2014 et a depuis été traduit en huit langues.

Extraits d'entretien avec l'auteur

Que représente cette « Ville-Pays », capitale de tous les dangers, au cœur d'une Afrique en déliquescence, jetée en pâture à tous les exploiters, grands ou petits, qui se rencontrent ou s'évitent au Tram 83, haut lieu de perte ?

C'est un exercice périlleux que d'interpréter son propre texte tout comme de parler de sa maladie. Je suis maître de mon roman aussi longtemps qu'il traîne encore dans mon ventre. Dès la parution, il revient au « peuple » d'en disséquer le contenu... Selon moi, et ma lecture peut-être fautive, la Ville-Pays incarne un monde qui s'effondre¹. Je suis addict à la Bible, surtout à l'Ancien Testament. La Ville-Pays puise dans Sodome et Gomorrhe, ville-bordel de toutes les libertés mais également de la prise de conscience qu'on s'appartient et que l'on peut se livrer à toutes les hérésies n'en déplaise Mvidi-Mukulu². Je voulais aussi à travers cette peinture, raconter mon pays, le Congo ou le Zaïre, appelez-le comme vous le voulez, qui se dérègle. Je m'abstiens à vous faire la topologie de la violence caractéristique de l'ex-colonie belge. Cela étant dit, *Tram 83* n'est ni une peinture fidèle de l'Afrique ni un essai politique.

Pourquoi avoir choisi ce titre relativement énigmatique par rapport à l'Afrique, Tram 83 ? Lucien écrit sur son calepin : « Ceci n'est pas un bar. Où iront-ils se défouler lorsqu'il n'y aura plus de femmes à portée de leurs fantasmes ? (...) Où iront-ils noyer leurs déboires lorsqu'il n'y aura plus où se saouler la gueule ? » Ces questions traduisent le désarroi de Lucien. Mais qu'en pense l'auteur lui-même, sans passer par l'alibi d'un personnage romanesque ?

La ligne 83 du Tram de Bruxelles a été inaugurée le 30 juin 2008 et n'est opérationnelle que la nuit. Le Congo a arraché son indépendance le 30 juin. Les personnages du roman se défoncent pendant la nuit, au Tram 83... Lucien s'emmêle les pinces. Les habitants de la Ville-Pays savent que dans ces pays qui n'existent que dans les manuels de géographie, l'existence est dérisoire, l'espérance de vie un bien gros mot. Alors vivent-ils (leur vie) jusqu'à la dernière sueur d'autant plus que rien ne prouve que dans l'au-delà on écoute du jazz, on boit la Primus ou la Skol³ et on danse la bonne rumba. Qu'y a-t-il de mal à cela?

Est-ce que le fait d'aborder pour la première fois une œuvre romanesque t'engage vers de nouvelles pistes littéraires visant uniquement à faire fructifier tes talents de romancier ? Ou continueras-tu également à écrire des poèmes et des nouvelles, sachant que leur publication en recueils est plus aléatoire et plus confidentielle ?

Un premier roman est une belle expérience dont la récurrence est nécessaire. Tout dépendra de ce que j'aurai à dire... J'écris des poèmes, des nouvelles et des pièces de théâtre depuis de nombreuses années. Si j'envisageais l'écriture dans une perspective commerciale, je me serais essayé au roman depuis longtemps. Certes le roman présente d'énormes avantages en matière de visibilité et de vente mais cela ne justifie pas le choix d'un genre littéraire. À partir du moment où on aborde la littérature en terme de tirage, on n'est plus dans la littérature. On est dans le business. Et la meilleure façon de se remplir les poches rapidement ne serait-elle pas d'ouvrir une boîte de nuit à Luanda ?...

1 - *Le monde s'effondre* : référence au roman de Chinua Achebe.

2 - *Mvidi Mukulu* : en luba, signifie Esprit-Aîné, Dieu.

3 - *La Primus et la Skol* : des bières congolaises.

Extraits du texte

Premier extrait (page 18)

Dans les labyrinthes de la Ville-Pays, on n'écoute pas le jazz pour renifler l'odeur des cannes à sucre ou retrouver la conscience nègre ou savourer la beauté des notes : on écoute le jazz parce qu'il faut écouter du jazz quand on dort sur des billets de banque, qu'on livre quotidiennement sa marchandise, qu'on s'occupe d'une usine d'extraction, qu'on est cousin du Général dissident, qu'on entretient une petite maîtresse qui vous cloue au lit dans des vapes impossibles. Le jazz est un signe de noblesse, c'est la musique des riches et des nouveaux riches, de ceux qui construisent ce beau monde cassé. Ces gens-là n'écoutent pas la rumba qu'ils trouvent sale, primitive et impropre à l'oreille. Entre la rumba et le jazz c'est l'océan, disent-ils.

On n'écoute pas le jazz comme on se plongerait dans une rumba à la sauce zaïroise. Le jazz est avant tout un terrain abrupt, une falaise qu'on ne peut gravir que si on possède une idée sur ses origines, son développement, ses grandes figures... Le jazz n'est plus l'histoire des nègres. Il n'y a que les touristes et ceux qui apprivoisent la monnaie pour connaître le soubassement de cette musique. C'est la seule identification à une certaine bourgeoisie, la bourgeoisie de la dernière heure. Par conséquent, lorsque les musiciens jazzent, tout le Tram 83 quitte sa maladie du sommeil. Au moindre saxophone, le grand déguisement. Les creuseurs et les étudiants épousent les manières des touristes. Ils regardent, sourient, soulèvent le verre-à-bière, marchent, ouvrent la piste, hèlent les serveuses et les aides-serveuses à la manière des touristes, prennent l'allure altière des samouraïs, la gestuelle d'un maharadja, l'assurance du dalaï-lama. Les poulettes, les serveuses et les aides-serveuses ne se laissent pas subjuguier. Sourire de la reine d'Angleterre, elles miment des impératrices imaginaires. Le jazz est le seul levier dont se sert toute la racaille du Tram 83 pour changer de classe sociale comme on changerait de métro.

– Moi, vous, l'amour, c'est moi, faites-moi l'amour, toi et moi, l'amour-faire...

Les deux compagnons se regardaient sans mot dire. Lucien s'étonnait de la lenteur bureaucratique du service. Requiem détenait le mot de passe, le code de la route, la pièce jointe, l'énigme. Les serveuses et les aides-serveuses, pour se donner de l'importance, traînaient les pieds, boudaient et agaçaient la clientèle.

– Vous avez l'heure, insistaient debout d'autres jeunes femmes, à la rescousse des deux premières, poitrines proéminentes, aptes aux séances de massage, aux câlins et autres ingrédients de nuit. Un couple authentique, postcolonial, s'assit à côté d'eux. L'homme, on lui aurait donné vingt ans, les mains fouillant le buste de sa conjointe, une dame de soixante-dix-huit ans, confirmait Requiem, qui récitait son bréviaire. « Tu as un sourire qui me déstabilise intensément, je t'aime le jour et la nuit, je t'aime le lundi, le mardi, le mercredi... ». Il ne

pouvait être qu'étudiant ou fonctionnaire dans une petite boîte en faillite. Dans ce territoire d'Afrique équatoriale, la jeunesse est un gaspillage. Les moins de trente-cinq ans sont potentiellement rancuniers, xénophobes, escrocs, bonimenteurs et capables d'user de n'importe quel stratagème, le jazz ou le mariage d'équilibre, pour se sortir de l'enfermement qu'est la misère.

– Le phénomène de rééquilibrage, de correspondance et d'intégration corporelle se rapporte aux deux instances, poursuit Requiem, entre deux clopes. J'ai dirigé pendant quelque six mois une agence qui facilitait les rencontres entre jeunes hommes et femmes adultes, ou canetons et touristes.

– Vous avez l'heure ?

L'horloge de ton père...

Deuxième extrait (page 48)

– Chers amis, vous ne me croirez pas, l'homme que vous voyez est un historien ! Hilarité générale.

Tout le Tram en chœur unique :

– Tu n'avais rien à foutre ou quoi !

Puis en chœur dispersé :

– Et tu gagnes ta vie avec l'histoire ?

– Regardez où ça peut mener à force d'imiter les touristes !

– Vous étudiez aussi les filles ou c'est seulement l'histoire ?

– Vous nous faites la honte vous qui patagez dans l'histoire de l'art !

– Moi, je vais me jeter sur les rails si papa veut à tout prix que j'étudie les histoires, s'exclama un bambin d'à peine dix ans qui accompagnait son père.

Il retourna à sa table et s'excusa à peine auprès de Lucien qui ne comprenait toujours pas ce qui venait de lui arriver.

– C'était plus fort que moi. Je ne pouvais pas m'imaginer qu'il y avait encore des têtes pensantes dans la Ville-Pays. Ce pays est par terre, tout est à reconstruire : les routes, les écoles, les hôpitaux, la gare et même l'homme. Nous avons besoin des médecins, des mécaniciens, des charpentiers, des éboueurs mais surtout pas des rêveurs !

– Vous avez l'heure ?

La musique avait repris de plus belle. Lucien n'avait plus le courage de toiser l'homme qui venait de l'humilier. Il cherchait, par contre, à se dédouaner.

– On ne peut rien contre une passion. Mais je ne suis pas qu'historien. Je suis aussi écrivain...

Un voisin de table s'invita dans la conversation :

– Écrivain ou historien, c'est du même au pareil !

– Je suis dans l’écriture, insista-t-il.

– Écriture. Écriture. Écriture...

Son interlocuteur prononça ce mot d’une voix gutturale. Il resta circonspect comme victime d’une apparition. Lucien resta sur ses gardes de peur d’être tourné en bourrique une deuxième fois.

– Je suis écrivain mais...

– Jeune homme, tu as devant toi Ferdinand Malingeau, directeur des Éditions Trains de Bonheur.

Lucien resta muet. Il sentit comme un soulagement. Les aides-serveuses et les serveuses rechignaient à apporter leur satanée bière, qui, d’ailleurs, restait dans les installations mixtes : règle numéro 94, réalité de la vie, quand on boit, on pisse et, quand on pisse, ça reste votre bière dans vos W-C. Lucien se remémora Requiem. Je préfère pisser chez moi. Il voulait commander une bière mais nul regard ne se posait sur lui. Il fallut l’intervention directe des Éditions Trains de Bonheur pour décanter la situation. Enfin, la première bière...

L’aide-serveuse arriva, fâchée. Posa abruptement la boisson. Se tint à l’écart, tire-bouchon à la main. Quelques secondes... Elle se décida, ouvrit la marchandise, un seul verset :

– Pourboire !

Lucien sortit un billet.

– Voilà.

Elle arracha la monnaie, tourna le dos sans mot dire. La circulation s’intensifiait. Nos amis indiens, interprétant une cantilène contre les réchauffements climatiques, le travail des enfants dans les mines, la déforestation et le braconnage des tilapias, des pythons, des piranhas et des rhinocéros blancs, semaient la panique dans le commun des mortels. Les femmes fondaient en larmes. Les hommes, touristes ou autres marginaux pris au dépourvu par les tristes événements de l’existence, secouaient la tête en signe de repentance. Lucien roulait la tête dans l’espoir d’apercevoir Requiem.

– Depuis combien de temps dans l’écriture ?

– Vous avez l’heure ?

– Une dizaine d’années.

– Vous écrivez sur quoi ? Sur qui ? Public visé ? Attentes ? Combien d’exemplaires ? Prix littéraires ? Quel genre ?

Il se sentait dans un étau. Les questions fusaient de partout. Il n’avait même pas avalé une gorgée !

– Un texte en chantier ?

Il fallait répondre dans l'espoir d'une publication aux Trains de Bonheur.

– Disons un théâtre-contes qui traite de ce pays dans une perspective historique, « L'Afrique des possibles : Lumumba, la chute d'un ange ou les années du pilon-mortier ». Il y a de fortes possibilités que ce texte soit en lecture en Europe. Avec comme personnages Che Guevara, Sékou Touré, Gandhi, Abraham Lincoln, Lumumba, Martin Luther King, Ceaucescu, sans oublier le Général dissident.

L'éditeur commanda un verre de rhum et des glaçons. Allées et venues aux toilettes, filles-mères, canetons, étudiants, employés de bureau, touristes, musiciens, prophètes, jongleurs, anciens forçats...

– Je ne suis pas communiste. Je n'accroche pas. Je sais que Lumumba est une figure emblématique de l'indépendance au Congo-Zaïre mais j'estime que le mieux est de camper à la place de Lumumba nos propres héros, un maquisard qui a payé le prix pour cette ville au lieu de s'embrigader dans l'histoire du Congo-Zaïre. Et puis le Congo aux Congolais, laisse cette partie d'histoire aux dramaturges de ce pays ! Ici, comme à l'Arrière-Pays, il y a sûrement des hommes qui ont marqué leur temps. Laisse ces grands hommes reposer dans la dignité ! Pense à des textes qui parlent chemins de fer, mines ou je ne sais quoi.

L'orpheline est une épine dans le pied / France

Créée en 2001, la compagnie l'Orpheline est une épine dans le pied est installée à Marseille. Elle est associée au projet des Bancs Publics, structure de production dédiée à la création contemporaine internationale, résidente de la Friche la Belle de Mai. Julie Kretzschmar est metteur en scène de la compagnie et assure la direction artistique du projet.

Le travail historiquement collectif de l'Orpheline a produit des cycles de créations, à la croisée de la performance, de la musique expérimentale et des arts visuels, totalement détachés du texte dramatique. Puis, en affirmant une identité marquée par l'univers photographique et cinématographique, en construisant des scénographies conçues comme des espaces plastiques et sonores abstraits, la compagnie s'est ensuite structurée autour d'un dialogue étroit avec des auteurs, issus de la francophonie contemporaine.

Depuis 2009, Julie Kretzschmar signe seule la mise en scène. Elle a composé une équipe de création de collaborateurs réguliers, à la lumière, la scénographie et à la création sonore. Le projet de la compagnie s'est également déployé autour de processus de coopération culturelle internationale.

Le lien à certains auteurs a donné cette dimension internationale tant au sein du processus de création que dans les perspectives de diffusion. Des affinités fortes se sont tissées en Algérie depuis 2007 avec Mustapha Benfodil et Kamel Daoud, et également depuis 2010 dans l'Océan Indien plus précisément dans l'archipel des Comores. Alain Kamal Martial et Salim Hatubou sont les auteurs associés à un cycle auguré par une première collaboration avec l'auteur Soeuf El Badawi.

Depuis 2015, la compagnie travaille avec les Récréatrâles à Ouagadougou (Burkina Faso). En 2016, Julie Kretzschmar met en lecture *Portrait d'une femme arabe qui regarde la mer* de Davide Carnevali présenté au festival ActOral, notamment interprétés par Frédéric Fisbach et Marion Bottollier.

Elle mène à Marseille un projet de création à partir d'ateliers, *Sosie(s)*, avec une dizaine de danseuses originaires des Comores. Deux premières ouvertures publiques ont eu lieu à la Friche la Belle de Mai en décembre 2016.

Julie Kretzschmar (1972), metteure en scène

Elle a commencé petite à jouer et à inventer des histoires dans un lieu utopique des Cévennes, dans lequel son père et d'autres prenaient le soin de transmettre et de fabriquer de l'imaginaire pour une communauté d'enfants issus de foyers d'accueil et aussi de famille d'artistes connus.

Puis elle s'est formée au Conservatoire d'Art Dramatique de Montpellier et fonde en 2001 la compagnie l'Orpheline est une épine dans le pied, compagnie associée aux Bancs Publics à Marseille. Elle a aussi suivi de longues études juridiques et n'a pas terminé une thèse de doctorat en philosophie du droit. Elle voyage beaucoup depuis une vingtaine d'années, notamment dans les pays du monde arabe et en Afrique.

Elle travaille à partir de conversations avec des auteurs, plutôt des romanciers que des dramaturges. Elle initie une collaboration avec Mustapha Benfodil, notamment à partir d'une adaptation de son roman *Archéologie du chaos (amoureux)*, qu'elle décline sous plusieurs formes de lectures présentées à Marseille et en Algérie (2010). En 2011, elle crée *De mon hublot utérin je te salue humanité et te dis blablabla* au théâtre des Salins - Scène Nationale de Martigues. Elle travaille aussi avec Kamel Daoud et Alain Kamal Martial en 2012. En 2013, à partir d'une adaptation d'un texte du conteur Salim Hatubou, elle crée *Kara' une épopée comorienne* avec une équipe artistique de 35 personnes, fruit d'une commande de Marseille Provence 2013 - Capitale Européenne de la Culture.

Dernières mises en scène : *Sosie(s)* d'après un texte de Jean-Luc Raharimanana, 2016, Friche la Belle de Mai, Marseille ; *Portrait d'une femme arabe qui regarde la mer* d'après un texte de Davide Carnevali, 2016, festival ActOral, Marseille ; *La vie est belle ?* d'après une adaptation des livres I et III de *Dédales* de H'mida Layachi, 2014, Friche la Belle de Mai, Marseille ; *Kara' une épopée comorienne* de Salim Hatubou et Damir Ben Ali, 2013, Marseille Provence 2013, Capitale européenne de la Culture, 2014, reprise et tournée dans l'Océan Indien et à la Friche la Belle de Mai, Marseille ; *Congo* de Eric Vuillard, 2013, Friche la Belle de Mai - lecture co-mise en scène par et avec Thomas Gonzalez ; *Cicatrices* de Alain-Kamal Martial / *La Préface du nègre* de Kamel Daoud, 2012, Les Bancs Publics - lectures co-mises en scène par et avec Thomas Gonzalez ; *De mon hublot utérin, je te salue humanité et te dis blablabla* de Mustapha Benfodil, 2011, création au Théâtre des Salins, Scène Nationale de Martigues - reprise au Théâtre Gyptis à Marseille

Comédiens

Christophe Grégoire (France)

Il explore le répertoire classique et contemporain sous la direction de Jean-Charles Lenoir et de René Albold. Il a ensuite travaillé avec Patrice Bigel, Patrick Verschueren, Michel Pierre, Kamel Abdelli, Dominique Terrier, Hervé Lelardoux, Paul Déveaux. Eric Lacascade l'engage une première fois dans une mise en scène de *La Mouette* de Tchekhov (Festival d'Avignon, 2000). Deux ans plus tard, il retrouve Eric Lacascade et Tchekhov, ainsi que le Festival, pour y jouer dans la Cour d'Honneur le rôle-titre de *Platonov*, ainsi que dans *Hedda Gabler* de Ibsen aux côtés de Isabelle Huppert. On le retrouve sur la scène de la Comédie de Genève la saison suivante. En 2006, nouvelle rencontre avec Eric Lacascade dans *Les Barbares* de Maxime Gorki. En 2008, il interprète Pyrrhus dans *Andromaque* mise en scène par Declan Donnellan. En 2010, il joue dans *La Ceriseraie* à l'Athénée Théâtre dans une mise en scène de Paul Desveaux. Il travaille également avec Declan Donnellan avec qui il défend, sur les scènes européennes et en tournée mondiale les rôles de Pyrrhus (*Andromaque*) et du Père Ubu (*Ubu Roi*). Il enseigne actuellement à l'École Nationale Supérieure d'Art Dramatique de Rennes et poursuit des activités pédagogiques auprès d'amateurs. On peut le retrouver régulièrement à la télévision (*Ainsi soient-ils*, *Caïn*, *Interpole*, *Guy Moquet - un amour fusillé...*) ou au cinéma (*La mer à boire*, *Zoo*, *Jean-Jean*, *Hope City...*)

Astrid Bayiha (Cameroun-France)

Elle se forme au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris (2007-2010) avec Andrzej Seweryn, Guillaume Gallienne, Mario Gonzalez, Michel Fau, Yves Boisset, Sandy Ouvrier. En 2010, elle travaille avec le performer new-yorkais Eric Wallach, et joue le rôle-titre des *Mamelles de Tirésias* d'Apollinaire. Elle travaille ensuite sous la direction de Catherine Riboli (*As you Like It*, 2011), Gerty Dambury (*Trames*, 2012), Irène Bonnaud (*Retour à Argos*, 2013), Eva Doumbia (*Afropéennes*, 2013 et *La Vie sans Fard*, 2014), Paul Desveaux (*Pearl*, 2014), Bob Wilson (*Les Nègres*, 2014), Mounya Boudiaf (*Haine des femmes*, 2015), Hassane Kassi Kouyaté (*Suzanne Césaire*, *Fontaine Solaire*, 2015), Jacques Descorde (*J'ai 17 pour toujours*, 2016). En 2016, elle joue dans Théâtre, création géopoétique de Marcus Borja au Théâtre de La Colline, dans le cadre du festival Impatience.

Kouadjo Ouitin Charles Alain (Côte d'Ivoire)

Diplômé de l'INSAAC (Institut National Supérieur des Arts et de l'Action Culturelle) de Côte d'Ivoire et titulaire d'une Licence Art du Spectacle et d'une Licence de Théâtre, il participe à plusieurs festivals, dont la 7^e édition des Récrcéatrâles en 2012 à Ouagadougou, où il travaille avec le metteur en scène Aristide Tarnagda sur la pièce *Et si je les tuais tous Madame ?* De 2014 à 2016, il est scénographe associé au laboratoire Elan (Burkina Faso).

Daddy Kamono (RDC)

Il commence le théâtre à Kinshasa où il assiste Faustin Linyekula à la mise en scène pour sa première pièce au Congo, *Spectacularly Empty*. Puis il se forme de 2003 à 2006 à l'Ecole Supérieure Dramatique du Théâtre National de Bretagne, sous la direction de Stanislas Nordey. En 2005, il participe avec les Studios Kabako à la tournée américaine de *Triptyque sans titre*. Daddy Kamono a été comédien pour Stanislas Nordey (*Cris*, 2006 - *Gênes 01* et *Peanuts*, 2006 - *Electre*, 2006, *7 secondes*, *Das System* et *Nothing Hurts*, 2008 - *Se trouver*, 2012 - *Tristesse animal noir*, 2012), Philip Boulay (*Top Dog Under Dog*, 2007), Christophe Rouxel (*Combat de nègre et de chien*), Arnaud Meunier (*Par-dessus bord*, 2009), Aline César (*Aide-toi le ciel*, 2016). En février 2017, il joue sous la direction de Magali Tosato dans *Amour/Luxe* au Théâtre de Vidy-Lausanne.

Lorry Hardel (France)

Diplômée de l'ERAC (Ecole Régionale des Acteurs de Cannes) en 2016, elle a joué sous la direction de Rémy Barché, Julie Duclos, Alexandra Tobelaim, Nadia Vonderheyden, Marielle Pinsard (festival actoral.15), Dorian Rossel, Didier Galas. Elle est actuellement interprète dans *Nathan !?* d'après *Nathan le Sage* de G.E. Lessing mis en scène par Nicolas Stemmann (création au Théâtre de Vidy - Lausanne).

Aurélien Arnoux (France), musicien

Aurélien Arnoux est musicien, principalement guitariste, et vit à Marseille. Après une expérience newyorkaise à la fin des années 90, il est aujourd'hui un activiste de la scène expérimentale sud, dans des projets allant de *Das Simple* à la Force Molle ou encore *Own Virago* aux côtés de Marion Rampal. Il contribue à de nombreux projets pluridisciplinaires notamment en danse contemporaine et collabore régulièrement avec l'Orpheline est une épine dans le pied.